

une étonnante énergie, et c'est de là que sont sortis le *Volapuck*, le *Pasilingua*, le *Spelin*, le *Linqualumina*, etc., etc.

Toutes ces nouvelles langues reposent sur un système logique, et on pourra en inventer encore des milliers d'autres tout aussi acceptables et... que personne ne voudra accepter.

Avoir une langue universelle est un fort beau rêve, mais, hélas ! il est aussi peu réalisable que celui de faire vivre en repos toutes les nations, car c'est toujours un coup de canon qui réveille les philosophes absorbés dans leur cabinet de travail, alors qu'ils terminent un ouvrage sur la paix du monde.

* * M. de Boucherville croit que son système rendrait de grands services aux commerçants, en l'appliquant à la télégraphie, c'est une erreur.

Toutes les grandes maisons ont leur code télégraphique commercial, et pas une ne voudrait emprunter celui de son voisin, pas plus qu'un marchand de nouveautés ne consentirait à adopter la marque en lettres de son concurrent.

Personne ne veut du secret de Polichinelle, et du moment où la clef d'un code télégraphique est connue de tout le monde elle devient parfois dangereuse pour celui qui s'en sert.

Le langage des nombres restera à l'état de curiosité ingénieuse, mais rien de plus, et si, dans deux mille ans, alors que les langues actuelles seront mortes, nos descendants découvrent le dictionnaire de M. de Boucherville, un journal quelconque lui consacra cinq lignes, et les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de l'époque se contenteront de sourire ; en pensant au brave homme qui a perdu vingt ans à travailler à cette naïveté.

Un mot encore : Le dictionnaire anglais d'Oxford contient 250,000 mots. Le dictionnaire des nombres, 3,400, et Shakespeare se contentait de 15,000 ; et ce qu'il y a de plus curieux c'est que l'ouvrage de M. de Boucherville n'est qu'une traduction du dictionnaire de Webster.

Qu'il repose en paix !

* * Ne croyez pas cependant que l'inventeur de langues soit nécessairement condamné à être incompris comme il devrait l'être, car l'exemple suivant, raconté par un journal de Paris, prouve le contraire :

"Enfin, le volapuk a trouvé quelqu'un qui le comprend, ou qui le comprenait plutôt, puisque le pauvre homme en est mort."

"Ce pauvre homme—ne pas confondre avec un homme pauvre—était un Suisse qui, par testament, a légué un million et demi pour l'établissement d'une académie de Volapuck, à Fribourg. Une somme de huit cent mille francs est en outre attribuée à des traductions et publications volapukistes.

"L'abbé Schlegel, le créateur de l'idiome nouveau, avait reçu, pour sa part, dix mille francs de rente viagère, plus une maison d'habitation.

"A la bonne heure, ajoute le journal, voilà un inventeur qui aura quelque chose à se mettre sous la dent et qui n'en sera pas réduit à avaler sa langue."

Qui sait si un riche Canadien ne sera pas tenté de faire la même chose, un jour, en faveur de l'auteur du *Dictionnaire des Nombres* ?

Bien qu'un tel excès de générosité soit peu probable, je crois cependant devoir mettre nos Crésus en garde contre leur propre enthousiasme et les prier de penser un peu au monument national, avant d'ébrécher leur fortune pour la plus grande gloire du charabias nouvellement inventé.

* * Que font donc nos riches Canadiens que l'on n'ait pas encore réussi à encaisser le montant nécessaire pour construire ce monument de la nouvelle France ?

Dans ce pays où l'on voit, comme cela s'est passé dernièrement, deux riches Anglais sir Donald Smith et sir George Stephen, donner un million pour construire un hôpital, est-il vrai que l'on ne trouvera pas trois cents Canadiens-français qui consentiront à donner mille piastres chacun pour une œuvre éminemment nationale ?

M. L. O. David, président de la société Saint Jean Baptiste, s'est mis pendant en tête de le

construire, ce monument, et vous savez quelle énergie il apporte à tout ce qui touche notre nom, notre histoire et notre avenir. Il arrivera à son but, croyez le bien ; les plans sont faits, il y a déjà un peu d'argent en caisse, et si les riches ne vident pas leurs coffres forts, il puisera dans l'escarcelle du pauvre, de celui qui a le cœur à la bonne place et qui ne refuse pas plus son bien que son sang, quand il s'agit de la patrie.

Le monument sortira de terre et l'on inaugurerà dans trois ans, en même temps que l'on célébrera deux grands événements : le deux cent cinquantième anniversaire de la fondation de Montréal et le quatre centième de la découverte de l'Amérique. Quelle date ! quelles grandes choses ! !

* * J'ai publié, la semaine dernière, à titre de curiosité, une fable de Napoléon Ier, voici aujourd'hui un passage des *Mémoires* de Louise Michel, qui a aussi son intérêt.

Elle raconte son enfance et les jeux auxquels elle se livrait avec ses jeunes compagnes :

"Dans la cour, derrière le puits, on mettait des tas de fagots de brindilles, des facines ; cela nous servait à élever un échafaud, des degrés, une plate forme, deux grands montants de bois, tout enfin ! Nous y représentions les époques historiques, et les personnages qui nous plaisaient... Nous avions mis quatre-vingt-treize en drame et nous montions l'un après l'autre les degrés de notre échafaud, où l'on se plaçait en criant : Vive la République !

"Le public était représenté par ma cousine Mathilde, et quelque fois par la gent emplumée qui faisait la roue ou picorait et gloussait.

"Comme nous montions un jour sur notre échafaud en chantant, mon grand père nous fit observer qu'il valait mieux y monter en silence et faire au sommet l'affirmation du principe pour lequel on mourait ; c'est ce que nous faisons après."

Ce jeu de l'échafaud adopté par des jeunes filles, comme c'est poétique, naturel et gracieux ! Mais que cela devait bien convenir au physique de la jeune Louise qui dit dans ses mémoires :

"Ma mère était alors une blonde, aux yeux souriants et doux, aux longs cheveux bouclés, si fraîche et si jolie, que les amis lui disaient en riant : "Il n'est pas possible que ce vilain enfant soit à vous." Pour moi, grande, maigre, hérissée, sauvage et hardie à la fois, brûlée du soleil et souvent décorée de déchirures rattachées avec des épingles, je me rendais justice et cela m'amusait qu'on me trouvât laide."

Elle n'a pas changé, la révolutionnaire, elle n'a fait que vieillir et devenir plus laide et plus révolutionnaire encore ; cependant, je me trompe en disant qu'elle n'a pas changé, car si elle montait aujourd'hui sur l'échafaud, qu'elle doit avoir mérité une douzaine de fois, au moins, elle ne crierait plus : "Vive la République ! mais bien vive la révolution sociale et le pétrole !"

Un joli type, que cette Louise.

Louise Michel

CORRESPONDANCE

MONTREAL, mars 1898.

Monsieur le Rédacteur du MONDE ILLUSTRÉ,

Monsieur,

Je me fais l'interprète de nombre de dames qui, enchantées de la proposition flatteuse de monsieur Barthe, au sujet d'un concours féminin, vous assurent que bien que novices dans la voie littéraire, elles entreraient volontiers en lice. Me permettez-vous d'offrir quelques suggestions sur le choix d'un sujet ? Ça revient de droit aux intéressées.

Les prérogatives et les vertus de la "Femme canadienne" ont déjà suscité un tournoi où de courtois chevaliers se sont disputé la palme, à nous reviendrait maintenant l'honneur de signaler quelques illustres noms, mais comme il est défendu de toucher aux vivants, laissez-nous remonter dans le passé ; les glorieuses annales de la Nouvelle-France nous fourniront maintes héroïnes, maintes femmes viriles et fortes qui veillèrent sur ses destinées, au

moment où ce fruit de l'union, de la religion et de l'héroïsme semblait n'être né que pour mourir. L'évocation de ces noms ferait vibrer les cordes les plus sensibles, toucherait des fibres profondes, éveillerait un écho dans tous les cœurs. Laissez-nous faire luire au grand jour de la reconnaissance ces obscurs dévouements, ces rôles effacés mais sublimes, ensevelis dans l'ombre inévitable qui voile la carrière d'une femme. Que les humbles célèbrent les humbles.

Je proposerais que l'on rédigeât une liste des noms les plus en évidence dans l'histoire du pays, liste où chacune ferait son choix et aurait à cœur de le justifier.

Nos maisons d'éducation trouveraient dans leurs élèves d'éloquents champions pour épouser la cause de leurs fondatrices respectives et rehausser ainsi la gloire de leur *Alma Mater*. Proposez aux enfants du vieux monastère des Ursulines les noms vénérés de Marie de l'Incarnation et de madame de la Peltrie ; rappelez au souvenir des élèves de la Congrégation l'incomparable Marguerite Bourgeoise ; demandez aux amies des Hospitalières de célébrer les louanges de la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, et leur insigne bienfaitrice. Nommez l'illustre vieux d'Youville, citez mademoiselle de Verchères. Une foule de Montréalaises seront enthousiastes au seul souvenir d'une Jeanne LeBer et d'une demoiselle Mance, et le vieux Québec vous fournira mille voix pour exalter le mérite de la jeune et douce épouse de Champlain, qui prit part aux travaux de fondation et qui portait tous et chacun des Sauvages sur son cœur.

Voilà précisément le genre qui réunirait le plus grand nombre d'émules. Nous demanderions, comme unique récompense, que le sujet le plus habilement traité fût ensuite reproduit à travers la presse canadienne.

On nous l'a tant dit, que nous sommes enfin restées sous l'impression que nos aptitudes, car nous ne savions pas en avoir, que nos faibles aptitudes, dis-je, ne nous permettent pas d'entrer dans les discussions scientifiques ; nous maltraitons les questions d'économie... même domestique, théoriquement parlant bien entendu, je le concède encore, mais, de grâce, donnez-nous une dernière chance. Chez nous le cœur, est le plus puissant auxiliaire. Ah ! vous savez bien que s'il se met de la partie elle est gagnée d'avance.

Croyant, monsieur le Rédacteur, que vous voudrez recevoir de bonne part ces suggestions franches mais légèrement intéressées.

Je suis,
Bien sincèrement à vous,
STELLA.

DÉFINITIONS POLITIQUES

—Dis donc, trinqueur, toi qui es fort en politique, qu'est-ce que c'est que le socialisme ?

—T'es bête ! Tiens, censément, nous entrons chez un marchand de vin, un zing, quoi. T'offres une tournée et tu payes ; j'en offre une et... tu payes.

—Hum... Et la Liberté ?

—Eh bien ! la Liberté, c'est de faire ce qu'on veut : mais pour ça, faut être le maître.

—Et le patriotisme ?

—A mon point de vue, le vrai patriotisme, c'est le sang des autres, comme les vraies affaires, c'est le sang des autres !

—Et la guerre civile ?

—La guerre civile, eh bien, voilà : tu me tues aujourd'hui, je te tue demain ; c'est pas plus malin que ça !

Les œuvres de la nature sont toujours comme une garde de Dieu fraîchement exprimées.—GÆTHER

En l'état de maladie, lorsqu'on écoute au fond de soi on entend chanter aussi. Ce chant est peut-être le plus triste, le plus mélancolique qui soit au monde ; mais il est aussi le plus doux, le plus consolant. Au cœur, il parle de patience et de force ; à l'esprit, il révèle une vie future éternellement calme et heuseuse, couronne éclatante de cette patience et de cette force.—EMILE FAGET.